

UCLA

Paroles gelées

Title

Fantôme littéraire de Hugo : les lendemains du Dernier jour d'un condamné

Permalink

<https://escholarship.org/uc/item/64h4x7sm>

Journal

Paroles gelées, 19(2)

ISSN

1094-7264

Author

Hamilton, Sonja

Publication Date

2001

DOI

10.5070/PG7192003123

Peer reviewed

FANTÔME LITTÉRAIRE DE HUGO: LES LENDEMAINS DU *DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ*

Sonja Hamilton is a doctoral candidate at the Johns Hopkins University.

Longtemps débattue à l'Assemblée Constituante, la question de la peine de mort est interrompue par la Terreur et ne réapparaît véritablement qu'à partir de 1826, lorsque deux concours en faveur de l'abolition de la peine capitale sont organisés simultanément à Genève et à Paris. Ces événements sont largement couverts par la presse, en l'occurrence *Le Globe* qui se lance dans la polémique en insérant de nombreuses interventions critiques du système pénal.

Quand le *Dernier jour d'un condamné* paraît sans nom d'auteur en février 1829, la campagne abolitionniste est déjà bien installée en France. En outre, la question de la peine de mort à l'égard des faux-monnayeurs est sur le point d'être discutée à la Chambre des Pairs. Dans une lettre du 3 janvier 1829, Victor Hugo écrit justement à son éditeur: "il importe de mettre vite *le Condamné* sous presse, si vous voulez qu'il paraisse avant la Chambre, ce qui est de la plus haute importance." (1970, 3:1243)

La parution du *Dernier jour d'un condamné* dès le mois suivant suscite de nombreuses réactions. Quelques articles sont élogieux, saluant l'objectif abolitionniste de l'œuvre et sa réussite.¹ D'autres compte-rendus, les plus nombreux, critiquent l'audace d'un auteur dont la motivation aurait été esthétique et financière avant d'être sociale. Victor Hugo est vivement attaqué malgré le succès commercial de son livre.² Le *Journal des*

Débats du 26 février 1829 qualifie son roman de “odieux,” “effroyable,” “terrifiant,” et rempli de “gratuites horreurs.” Plusieurs contemporains de Hugo ont jugé selon des critères moraux une œuvre qu’ils ont lu comme une volonté de prouesse artistique.³ Il est vrai que la position politique et sociale de Victor Hugo n’est pas aussi claire en 1829 qu’en 1832, date de la préface polémique du *Dernier jour*.⁴ Mais importe-t-il de savoir quelles étaient les véritables motivations de l’écrivain? Il est plus intéressant, nous semble-t-il, de noter la place que tient son œuvre dans les domaines à la fois politique et littéraire de l’époque, et d’en évaluer l’influence.

Or l’incompréhension générale du *Dernier Jour d’un condamné* a fortement contribué à solliciter l’imagination de quelques auteurs. Plusieurs parodies paraissent en 1829: la version théâtrale du *Dernier jour*, une comédie transposée en Toscane, dans laquelle un homme condamné à mort pour polygamie est finalement grâcié:⁵ le texte déroutant de Jules Janin, *L’Ane mort et la femme guillotinée*, auquel Balzac a ajouté un dernier chapitre; *Le dernier jour d’un employé*, parodie calquée sur le texte de Hugo, mais qui prend pour personnage un homme privé de son emploi; enfin *Le lendemain du dernier jour d’un condamné* de Joël Cherbuliez et *Les souvenirs d’un pendu de bonne maison par un homme de qualité*, deux romans qui continuent l’histoire du condamné où Hugo l’a laissée, c’est-à-dire au pied de l’échafaud.⁶

Nous proposons d’étudier dans cette présentation l’influence du *Dernier jour d’un condamné* sur les contemporains de Victor Hugo, à travers l’analyse de quelques compte-rendus de journaux et de parodies. Ces dernières ont illustré, par le biais de l’imagination littéraire, les principaux reproches formulés dans la presse de l’époque: omission de l’histoire du condamné, absence de remords chez ce personnage et abstraction de l’objet si concret de la guillotine.

Le premier reproche à l’égard du roman de Hugo est celui de l’omission de l’histoire: l’auteur n’a pas pris la peine de renseigner ses lecteurs sur son personnage, ainsi que le souligne le critique du *Journal des Débats*:

... qu'est-ce, après tout, que ce condamné? C'est un être abstrait qui se creuse et s'examine en tous sens. (...) Ce criminel n'a pas de passé: il vient là, sans antécédents, sans souvenirs: on dirait qu'il n'a pas vécu avant d'être criminel.⁷

De sorte que le raisonnement tenu est le suivant: si l'on ne connaît pas le crime pour lequel cet homme est condamné, pourquoi s'intéresser à son sort? Les parodies du *Dernier jour d'un condamné* vont précisément se construire sur l'in vraisemblance d'une fiction qui n'a pas de raison d'être. Le manque d'information sur le personnage provoque le manque d'intérêt du lecteur et va servir de justification à l'existence de ces parodies, dont le genre littéraire cherche à caricaturer une œuvre par l'exagération de certains de ses traits. Jules Janin commence la préface de *L'âne mort et la femme guillotinée* en ces termes:

L'auteur de ce livre n'est pas de ceux qui refusent à la Critique le droit d'interroger un écrivain sur son œuvre, et de lui demander à quoi bon tel sujet? pourquoi ce héros, et d'où vient-il ? (...) à une pareille question, il ne saurait que répondre, en vérité. (31)

Jules Janin prend ainsi l'initiative de construire son histoire au hasard des rencontres. Le narrateur ne sait trop d'où il vient ni où il va, cependant il entraîne le lecteur dans ses aventures: on assiste à la mise à mort d'un âne par quatre chiens féroces, à la dépravation d'une jeune femme, sa décapitation, puis son enterrement dans la fosse commune du cimetière de Clamart; enfin, grâce à Balzac qui a ajouté un dernier chapitre, le lecteur est témoin de la dissection du corps de la jeune femme à l'école de médecine. Cette succession d'événements sans suite logique donne l'impression d'un texte décousu: seule l'horreur et l'ombre de la guillotine semblent servir de fil conducteur à la narration.

L'auteur anonyme du *Dernier jour d'un employé* justifie quant à lui le sujet de son livre par le fait que son héros lui semble "infiniment plus intéressant que celui de Hugo" (ix).

Dans la préface de son ouvrage, il explique qu'il souhaite parler des faits réels de la vie quotidienne. C'est pourquoi il choisit de raconter l'histoire "très véritable, trop véritable" d'un ami qui a été destitué alors que Hugo "a dû se torturer l'imagination pour se transporter dans un cabanon de Bicêtre" (vij).

Le Dernier jour d'un condamné fait incontestablement figure de nouveauté par la provocation de son sujet et de son style. C'est un nouveau roman avant l'ère du nouveau roman comme l'a justement remarqué Lucien Dällenbach:

...même radicalité dans les options narratives: même fin de non-recevoir de la part de la critique: inconsistance du personnage, psychologie aberrante, mauvais goût du choix du sujet, abstinence de l'auteur-commentateur, littérature à l'estomac qui laisse en état de choc. (51-52)

Hugo a créé une fiction qui réoriente la représentation de la peine capitale vers le condamné, le roman étant rédigé sous forme d'un journal intime qui relate les dernières souffrances du personnage. Avant la date de parution du *Dernier jour*, rares sont les œuvres littéraires qui ont présenté la question de la peine capitale; celles qui l'ont fait se sont concentrées exclusivement sur le personnage du bourreau.⁸ D'autre part, ces textes ont toujours précisé la cause du châtement du condamné, ce dernier ayant commis une offense connue de tous, en général un crime passionnel qui atténue sa culpabilité aux yeux du lecteur. Rien de tel dans le roman de Hugo. Au moment de dévoiler l'histoire de son condamné, l'auteur insère une note fictive de l'éditeur qui n'a pas pu retrouver les feuillets relatifs à ce passage.

Le roman de Hugo se distingue donc des écrits de son époque par cette absence d'histoire concrète du condamné, car l'histoire ne réside pas là: il s'agit bien plutôt de la question de la peine de mort, quel que soit l'individu, quel que soit le crime. Nous sommes en présence d'un texte tronqué de l'élément d'information qui l'aurait rendu plus compréhensible et surtout plus tolérable pour ses lecteurs. Mais si Hugo ne donne pas les détails de la vie de son condamné, il lui laisse en revanche exclusivement la parole. En ce sens, le condamné devient sujet exclusif dont les pensées intérieures sont mises à nu:⁹ il fait la

dictée de son âme, le lecteur prenant le rôle de confesseur. Or ce condamné nous culpabilise, nous lecteurs, en nous faisant ressentir dans notre voyeurisme la honte de participer passivement à sa souffrance morale.

Cette sensation d'accusation a été vivement ressentie par la critique de l'époque: "On s'est dit, avant de lire: que nous veut ce condamné? Après avoir lu, beaucoup se demandent encore: Que nous voulait-on? à quoi bon cette débauche d'imagination, ce long rêve de crime, de sang, d'échafauds?" (*Débats*). En guise de réponse, les parodies du *Dernier jour* remettent les choses dans l'ordre: le véritable coupable n'est pas le lecteur—et précisons par lecteur, la société—mais bien le condamné qui s'est exclus du système social.

Le deuxième grief porté contre Hugo est conséquemment l'absence du repentir chez son personnage. Le remord le responsabiliserait face à son crime et le présenterait comme coupable. Les parodies inspirées par le texte de Hugo ne vont pas manquer de le préciser. Ainsi en est-il du roman le *Lendemain du dernier jour d'un condamné*, dont la narration s'ouvre sur le mot "Guillotiné!!!" alors que le roman de Hugo commençait par l'exclamation "Condamné à mort!" Le guillotiné de Joël Cherbuliez se retrouve dans un enfer dantesque où chaque criminel est placé devant la victime qu'il a immolée, de sorte qu'il n'échappe pas au souvenir de son crime: "Le remords! Moi, j'ai pu tuer un homme! (...) ce souvenir est un acide corrodant qui se glisse dans mon cœur, en pénètre toutes les fibres et les tord en tous sens" (87). Il ajoute plus loin une réflexion qui s'adresse sans équivoque à Hugo:

Quel est celui qui dépeignant les derniers moments d'un condamné, oublia le repentir? Il n'a donc jamais pénétré dans le cœur humain, il n'en a jamais vu les replis cachés: il ignorait sûrement que l'homme le plus endurci ne peut pas toujours fermer l'oreille à la voix de la conscience bourrelée, qui elle seule le tourmente davantage que les supplices inventés par les hommes.
(87)

Le repentir est également présent dans *Les Souvenirs d'un pendu de bonne maison*, lorsque le narrateur raconte ses premiers moments d'homme mort au bout d'une corde, alors qu'il voit sa mère en pleurs près de la potence: "j'ai été coupable! cruels tourments! remords qui passez mes forfaits! vous m'éclairez enfin: il est un Dieu vengeur, je le vois et je frémis" (35).

Nous retrouvons ici le plus vieil argument en faveur de la peine capitale, celui qui a toujours prévalu sous l'ancien régime: le recours à la peine de mort est présenté comme un acte de vengeance, la loi du talion, et l'exécution du criminel prend alors un caractère expiatoire. Ainsi le pendu, dont la vue de sa mère en larmes provoquait un véritable supplice, cesse de subir toute torture morale une fois repenti: "l'Être suprême s'est laissé toucher par mon repentir; (...) l'horrible faculté qui m'était demeurée de distinguer encore ce qui se passe sur la terre m'a été retirée: je ne souffre plus" (37).

Retournons au condamné de Hugo dont les absences d'histoire et de remords ont tant dérangé les lecteurs de l'époque. Il est une troisième absence sur laquelle les compte-rendus du *Dernier jour* n'ont pas tant insisté, contrairement aux parodies. Il s'agit de l'absence de la guillotine, ou plus exactement de l'incapacité à l'appeler par son nom. L'horreur qu'elle génère l'a rendue innommable, abstraite, et par là même omniprésente:

Le nom de la chose est effroyable, et je ne comprends point comment j'ai pu jusqu'à présent l'écrire et le prononcer. La combinaison de ces dix lettres, leur aspect, leur physionomie est bien faite pour réveiller une idée épouvantable, et le médecin de malheur qui a inventé la chose avait un nom prédestiné. (123)

Le style même de Hugo trahit la présence de la guillotine: elle est désignée sous forme de nombreuses périphrases et métaphores; de même les très brefs chapitres sont constitués de phrases courtes entrecoupées d'une ponctuation abondante qui hache encore davantage le récit du condamné. Le personnage de Hugo est incapable d'imaginer son exécution alors que l'idée de cette mort le hante. L'absence-présence subtile de la guillotine, qui fait une des spécificités du texte de Hugo, se traduit dans les

parodies par un excès d'imagination macabre. Il faut dire que la hantise de la séparation entre la tête et le corps, image d'une violence extrême, est un thème récurrent dans de nombreux textes fantastiques de la Restauration.¹⁰

Le guillotiné de Joël Cherbuliez préfère une mort plus douce:

Pourquoi ne pend-on plus? Maudit soit le médecin de malheur qui inventa cette machine plus prompte, mais bien plus horrible! La corde tue aussi, mais elle ne sépare pas le tronc de la tête, elle ne coupe pas en deux ce qui ne doit faire qu'un, elle ne fait pas couler le sang.
(25)

Le destin du pendu est effectivement plus heureux: il souffre au début de ne pas sentir son corps, d'être léthargique; mais il va au paradis—"un lieu de délices" (79), "la demeure des élus" (81)—contrairement au guillotiné qui appartient à l'enfer, comme son prédécesseur Bertrand de Born. Pour ces auteurs, ce n'est donc visiblement pas la peine de mort qui est remise en question mais son mode d'exécution. La guillotine, spectre de la Terreur, rappelle le traumatisme d'une époque encore trop présente dans les esprits.

La machine infernale, instrument de la mort pour le condamné de Hugo, devient instrument de l'amour à travers l'humour (noir) de Janin: le narrateur de *L'Ane mort et la femme guillotinée* se promène comme à son habitude, c'est-à-dire sans trop savoir où il va, quand son regard est arrêté par la vue d'une large machine qu'il ne connaît pas. Il devient alors témoin d'une scène curieuse: un jeune homme attache sa maîtresse sur la planche de l'instrument et parvient ainsi à lui voler un baiser, la tête de la jeune fille étant coincée entre les deux poutres de la guillotine. Le narrateur dit alors: "je compris parfaitement à quoi cette machine pouvait servir" (128), ses paroles faisant encore une fois écho à celles du condamné de Hugo qui ne savait pas "comment cela est fait et de quelle façon on meurt là-dessus" (123).

Que reproche-t-on finalement à l'auteur du *Dernier jour d'un condamné*? Sans doute le rôle subversif qu'il donne à la

littérature, car celle-ci doit divertir, non déranger. Ainsi que le dit un des personnages mis en scène par Hugo dans sa "comédie à propos d'une tragédie," ce livre est "abominable, un livre qui donne le cauchemar, un livre qui rend malade"(49). Oser prendre un thème aussi grave que la peine de mort pour en faire un sujet de littérature est immoral. Pourtant l'enjeu dépasse évidemment le cadre de l'éthique littéraire: s'attaquer à la peine capitale, c'est s'attaquer au régime garant des lois, en l'occurrence la monarchie, et atteindre les conservateurs dans les valeurs qu'ils défendent le plus. Cette littérature est avant tout séditieuse parce qu'elle est politique. On ne sait rien du condamné de Hugo ou bien peu de choses; mais son parcours est au contraire remarquablement bien tracé dans l'espace et dans le temps. Ainsi l'histoire se situe à Paris, capitale du pouvoir qui dirige la France, mais également le lieu où se créent les révolutions. Les noms des guillotins gravés sur le mur du cachot rappellent à eux seuls le caractère éphémère des différents régimes qui se sont succédés. Enfin la référence à Charles X est sans équivoque, même s'il n'est pas désigné nominalement: "il suffirait qu'il écrivit avec cette plume les sept lettres de son nom au bas d'un morceau de papier" (140) pour laisser vivre le condamné en lui accordant la grâce. Ce personnage est cependant complètement évacué des parodies, constatation logique puisque nous avons vu que les auteurs de ces textes défendent les valeurs monarchiques traditionnelles et ne peuvent par conséquent caricaturer le roi dont ils servent la cause.

En cette veille de révolution de Juillet, le *Dernier jour d'un condamné* se présente comme une critique du système juridique et politique en place; en ce sens il s'intègre parfaitement dans le discours libéral des abolitionnistes de l'époque qui réclament un changement. A l'opposé du texte de Hugo, les parodies qui le caricaturent sont tournées vers le passé, cachant leur embarras devant une œuvre si novatrice. Pour elles, point de lendemain. La gêne réside en outre dans la figure même de Hugo, devenu chef incontesté du mouvement romantique, et dont le fantôme littéraire nous hante encore aujourd'hui. En écrivant *Le Dernier jour d'un condamné*, Hugo a saisi l'universalité d'une question morale fondamentale; supportant l'épreuve du temps, son œuvre

est restée, elle est même devenue la référence littéraire en matière de peine de mort. Les autres écrits n'ont saisi que l'éphémère, traduisant la réaction d'une époque en particulier. Mais le destin de toute parodie n'est-il pas également de rester dans l'ombre de l'œuvre qui l'a générée ?



Notes

¹ Voir en particulier l'article de JB Duvergier dans la *Gazette des Tribunaux* du 7 février 1829.

² *Le Dernier jour d'un condamné* connaît pas moins de quatre éditions en un mois. Les deux premières éditions paraissent sans nom d'auteur chez Gosselin à partir du 3 février 1829; les troisième et quatrième éditions, auxquelles Hugo a ajouté "Une comédie à propos d'une tragédie," paraissent fin février chez le même éditeur.

³ Voir par exemple l'article de Jules Janin dans *La Quotidienne* du 3 février 1829: "le succès ne peut pas justifier un écrivain, le talent ne peut pas le rendre excusable, rien ne peut lui faire pardonner son acharnement à flétrir une âme d'homme."

⁴ Les quelques phrases en guise de préface à la première édition étaient les suivantes:

Il y a deux manières de se rendre compte de l'existence de ce livre. Ou il y a eu, en effet, une liasse de papiers jaunes et inégaux sur lesquels on a trouvé, enregistrées une à une, les dernières pensées d'un misérable; ou il s'est rencontré un homme, un rêveur occupé à observer la nature au profit de l'art, un philosophe, un poète, que sais-je? dont l'idée a été la fantaisie, qui l'a prise ou plutôt s'est laissé prendre par elle, et n'a pu s'en débarrasser qu'en la jetant dans un livre. De ces deux explications, le lecteur choisira celle qu'il voudra." (13)

L'engagement explicite de l'écrivain date de sa Préface de 1832 qui prend à partie les législateurs de la monarchie de Juillet incapables d'éliminer la peine de mort du nouveau code pénal.

⁵ *Le Dernier Jour d'un condamné, épisode de la vie romantique en un tableau* de Dartois et Barthélémi (Paris, Variétés, 15 mai 1829) situe l'action en 1786 et s'appuie sur un événement historique précis, la promulgation de l'abolition de la peine capitale en Toscane par le roi Léopold.

⁶ Victor Fleury a écrit en 1829 *La famille d'un condamné ou la peine de mort*. Contrairement aux parodies précitées, ce roman se lit comme un véritable plaidoyer contre la peine de mort, reprenant les dernières heures d'un condamné du point de vue de son épouse, narratrice du récit. Mais on ne peut complètement ignorer les raisons économiques qui ont pu se cacher derrière une cause plus noble: le roman de Hugo a connu un tel succès qu'il représentait une mine d'or pour qui savait l'exploiter.

⁷ L'article du *Journal des Débats* est signé « N. », d'où son attribution à Nodier selon l'édition de référence Jean Massin. Cette attribution a été réfutée depuis par plusieurs critiques qui pensent que Nisard en est le véritable auteur. Voir Jean Malavié "A propos du *Dernier Jour d'un condamné*: Nodier ou Nisard, critique de Victor Hugo" in *R.H.L.F.* no 3 (1983).

⁸ On peut citer le *Théâtre de Clara Gazul* de Mérimée (1825) dont le thème du bourreau sera repris par Ducange et Pixérécourt dans *Polder ou le bourreau d'Amsterdam* (Paris: Gaité, 25 /10/1828). Le roman de Keratry intitulé *Frédéric Styndall ou la Fatale année* (1827) raconte également l'histoire d'un fils de bourreau qui refuse son lourd héritage et se proclame abolitionniste.

⁹ Il y a sans doute un rapprochement à faire entre la volonté chez Hugo de dévoiler la psychologie du condamné et l'émergence d'une politique pénale du pouvoir qui, d'après Foucault, cherche à améliorer ses méthodes de punition et de surveillance par la connaissance du prisonnier et la scrutation de son âme, « effet et instrument d'une anatomie politique; l'âme, prison du corps. » (*Surveiller et punir*, 34).

¹⁰ Dès la fin de la Terreur, des voix se sont élevées autour de cette question: meurt-on vraiment dès que la guillotine détache la tête du corps ou pense-t-on encore quelques instants après la décapitation, et par conséquent souffre-t-on de façon atroce? La légende de Charlotte Corday, dont la tête aurait rougi quand Sanson l'a giflée, a contribué à alimenter la polémique lancée par les médecins Soemmering et Sue qui

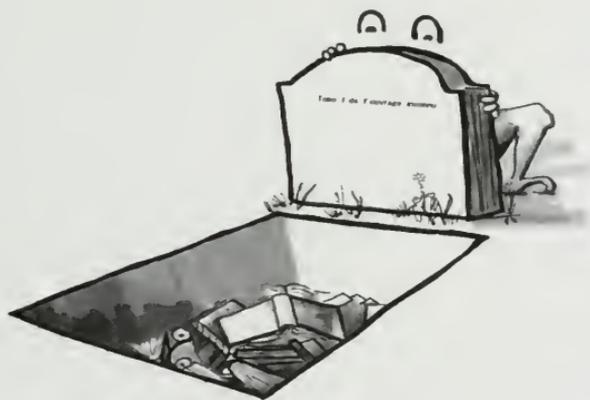
affirmaient que les convulsions postérieures à la décapitation étaient des signes de sentiment et de douleur. Le condamné de Hugo se pose les mêmes questions: "Et puis, on ne souffre pas, en sont-ils sûrs? Qui le leur a dit? Conte-t-on que jamais la tête coupée se soit dressée sanglante au bord du panier, et qu'elle ait crié au peuple: Cela ne fait pas de mal!" (139). Le personnage de Hugo imagine également sa fin à l'école de médecine où les corps des guillotins servaient à l'étude: "je serai quelque chose d'immonde qui traînera sur la table froide des amphithéâtres; une tête qu'on moulera d'un côté, un tronc qu'on disséquera de l'autre" (121). Joël Cherbuliez va concrétiser de façon morbide cette réflexion, la tête consciente de son narrateur guillotiné assistant, impuissante, à la dissection du reste de son corps.

Works Cited

- Dällenbach, Lucien, et Laurent Jenny, ed. *Hugo dans les marges*. Genève: Zoé, 1985.
- Le Dernier jour d'un employé*. Paris : Lecoq, 1829.
- Hugo Victor. *Œuvres Complètes*. Ed. J. Massin. Paris: Le Club Français du Livre, 1970.
- . *Le Dernier Jour d'un condamné ; suivi de Claude Gueux ; et de l'Affaire Tapner*. Paris: Librairie Générale Française, Collection Le Livre de Poche Classique, 1989.
- Janin, Jules. *L'âne mort et la femme guillotinée*. Paris: Flammarion, 1973.
- Souvenirs d'un pendu de bonne maison par un homme de qualité*. Paris: Levavasseur, 1829.

La joie de re-vivre:

Spectrality and Haunting in French
Literary and Cultural Production



Paroles Gelées

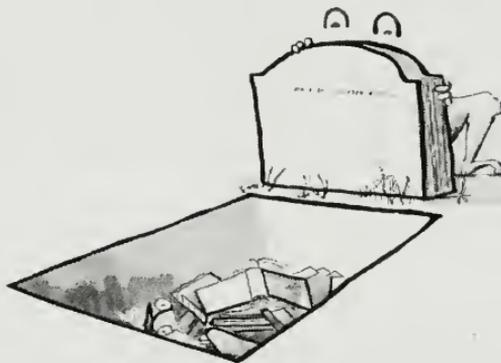
UCLA French Studies

Special Issue
Volume 19.2 2001

Selected Proceedings from
UCLA French Graduate Students'
Sixth Annual Interdisciplinary Conference

La joie de re-vivre:

Spectrality and Haunting in French
Literary and Cultural Production



Paroles Gelées

UCLA French Studies

Special Issue
Volume 19.2 2001

Selected Proceedings from
UCLA French Graduate Students'
Sixth Annual Interdisciplinary Conference

La joie de re-vivre:

Spectrality and Haunting in French Literary and
Cultural Production

Selected Proceedings from
The UCLA French Department Graduate Students'
Sixth Annual Interdisciplinary Conference
April 27–28, 2001

*Ce serait le moment de philosopher et de
rechercher si, par hasard, se trouvait ici
l'endroit où de telles paroles dégèlent.*

Rabelais,
Le Quart Livre

Paroles Gelées
Special Issue
UCLA French Studies
Volume 19.2 2001

Editor-in-Chief: Christine S. Thuau

Assistant Editors: Alison Rice
Sylvie Young

Editorial Board: Sheila Espineli
Holly Gilbert

Sponsors: Albert and Elaine Borchard Foundation
UCLA Department of French
UCLA European Studies Program
UCLA Center for Medieval and Renaissance Studies
UCLA Center for Modern and Contemporary Studies
Campus Programs Committee of the Programs Activities Board
Graduate Students Association

Paroles Gelées was established in 1983 by its founding editor, Kathryn Bailey. The journal is managed and edited by the French Graduate Students' Association and published annually under the auspices of the Department of French and Francophone Studies at UCLA.

Information regarding the submission of articles and subscriptions is available from the journal office:

Paroles Gelées
UCLA Department of French
212 Royce Hall, Box 951550
Los Angeles, CA 90095-1550
(310) 825-1145
gelees@humnet.ucla.edu

Subscription price (per issue):

\$12 for individuals
\$14 for institutions
\$16 for international orders

Back issues available. For a listing, see our home page at
<http://www.humnet.ucla.edu/humnet/parolesgelees/>

Cover illustration by Christine Thuau

Copyright © 2002 by the Regents of the University of California
ISSN 1094-7294

CONTENTS

Acknowledgments	
The Haunts of Scholarship	1
Peggy Kamuf	
Who's There? —Or How Not To Keep a Secret	19
Samuel Weber	
“Le Grand Fantôme”: Actor as Specter in Diderot's Paradoxe sur le comédien	28
Heather Howard	
Chronique d'une mort annoncée: Les métamorphoses du pouvoir dans <i>Le Légataire Universel</i> (1708)	37
Martial Poirson	
Homosexualité mon amour: Derrida and the Haunting of Sodom	58
Michael Johnson	
Fantôme littéraire de Hugo: Les lendemains du <i>Dernier jour d'un condamné</i>	77
Sonja Hamilton	
Representations of Invisibility in Victor Hugo's <i>L'homme qui rit</i>	88
C. Camille Collins	
Haunting the Underworld in Nerval's <i>Les Nuits d'octobre</i>	98
Aimee Kilbane	
L'Eve Future, ou le Futur @ève de la mort apprivoisée	108
Sylvie Young	
Conference Program	123
Call for Papers	127
Ordering Information	128